

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\) Item38. Val-Richer, Samedi 16 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

38. Val-Richer, Samedi 16 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1837-09-16

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je le crois bien que vous avez eu peu de plaisir à lire mes lettres de Lisieux.
Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°74/102-103

Information générales

Langue Français

Cote

- 148, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/72-76

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document

Bon

Localisation du document

Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°38 Londres, samedi 16, 10 heures

Je le crois bien que vous avez eu peu de plaisir à lire mes lettres de Lisieux. J'en ai eu très peu, moi, à les écrire. Il faut que vous me le pardonniez, Madame. Je viens de passer avec vous des jours ravissants, des jours de confiance si tendre d'abandon, si doux ! A chaque heure, à chaque minute de ces beaux jours, j'ai senti grandir et s'étendre dans mon cœur la confiance l'abandon, la tendresse. Je vous quitte. A l'instant même, je vous écris. Que vous écrirai-je ? Tout ce que je vous disais tout à l'heure, ou tout mon chagrin de ne plus vous le dire ? Ni l'un ni l'autre ne se peut. Et pourtant, je n'ai pas autre chose dans l'âme. J'essaie d'échapper à mon âme. Je me détourne. Je me jette à côté. Ne pouvant aller à vous en liberté, je vous raconte avec effort ma tristesse, ma gène et ses causes, et ses ennuis. Ah ! Vous avez raison, mille fois raison ; votre laisser-aller est bien plus aimable ; mais il n'est pas plus tendre.

Votre lettre m'a charmé ce matin, me charme ce soir, me charmera demain ; mais vos paroles si douces, si pénétrantes, ne m'aiment pas davantage que ne vous aimait avant-hier ma pénible contrainte. Vous le voyez du reste ; elle ne dure pas. C'est le mal du premier jour, c'est l'oppression du poids de l'absence au moment où il tombe sur mon âme. Elle le soulève bientôt ; elle le repousse ; elle reprend avec vous même de loin, ses habitudes de Délicieuse intimité. Oui, vous pouvez bien le dire, c'est le vrai mot ; de loin ou de près, vous embellissez ma vie. Vous avez des paroles charmantes, des joies charmantes à m'envoyer ici, à 45 lieues, comme pour notre Cabinet de la Terrasse. Ne changez rien, ne changez rien, je vous en conjure, à votre manière, à votre nature. Ne vous entravez pas, ne vous étouffez pas. Dites moi toujours tout, tout ce qui traverse votre cœur, ce qui remplit vos journées, les lettres qu'on vous écrit, les visites, qu'on vous fait, les bêtises qu'on vous dit. Tout me plaît, tout m'importe. Vous me permettrez bien, n'est-ce pas de trouver toujours que la présence vaut mieux que l'absence, les conversations mieux que les lettres ? Je vous promets de ne plus m'arrêter, de ne plus vous arrêter avec moi sur la comparaison, de ne dédaigner, de ne laisser perdre aucun petit plaisir, de les trouver tous grands, venant de vous, et de vous en renvoyer de même sorte que vous trouverez grands aussi, n'est-ce pas ? J'ai, du fond de mes bois, du sein de ma famille, mille récits à vous faire, mille détails à vous donner. Vous aurez tout, tout. Mais je persiste. Il n'y a point de détails, point de récits qui puissent valoir une lettre de quatre pages où il y aurait : " adieu, adieu, et rien que cela, bien long et bien serré »

Dimanche 11 heures C'est moi, c'est moi qui serai un enfant gâté si vous continuez. Quel moment ravissant vient de me donner la lettre qui m'arrive ! et que de fois aujourd'hui, demain, ce ravissement recommencera !

Je devrais vous gronder. Il y a bien de quoi. Mais je ne puis, non, je ne puis. Et pourtant vous n'êtes pas pardonnable dearest, ces doutes, ces inquiétudes ne sont pas pardonnables. Si vous me connaissiez mieux, quand vous me connaîtrez tout-à-fait, vous saurez ce qu'il me faut tout ce qu'il me faut pour me faire prononcer une seule fois des paroles, que je voudrais vous redire sans cesse, que je vous redis sans cesse au fond de mon cœur ; que mes lèvres balbutient tout bas, quand je suis seul même quand il y a autour de moi du monde. On n'entend pas, on ne sait pas, mais les paroles que vous aimez, qui vous feraient supprimer la moitié de votre

lettre elles sont là, toujours là. Adieu, Adieu. Le facteur me demande ma lettre. Il faut qu'il parte. Adieu. Demain, je vous parlerai de tout. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 38. Val-Richer, Samedi 16 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-16

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/948>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 148

Date précise de la lettre Samedi 16 septembre 1837

Heure 10 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

je suis là,
je me
suis assis.
J'écrits.

Il le fait bien que vous avez
du peu de plaisir à lire mes lettres de Lising.
Il n'en a pas peu, moi, à la lire. Il faut que
vous me le pardonnerez, Madame. Je viens de
passer avec vous des jours ravissants, des jours de
confiance et tendre, d'abandon et doux. À chaque
heure, à chaque minute de ce beau jour, j'ai
tous grandi et étendu dans mon cœur la confiance,
l'abandon, la tendresse. Je vous quitte, à l'instant
même, je vous écris. Que vous écrivai-je ? Toute ce
que je vous disais tout à l'heure, ou tout mon
chagrin de ne plus vous le dire ? Si l'im-
l'autre ne le peut. Et pourtant, je n'ai pas
autre chose dans l'âme. L'essayer de chasser à
mon ame. Je me détourne. Je me jette à l'eau. Ne
peux-allez à vous en liberté, je vous raconte
avec effroi ma tristesse, ma peine, ce je souffre, et
les conseils. Ah, vous avez raison, mille fois raison;
Votre laisser-aller est bien plus aimable; mais il
n'est plus plus tendre. Votre lettre ma charme le
matin, me charme ce soir, me charmera demain;
Mais vos paroles de douce, de pénétrante, ne
m'aiment pas davantage que je vous aime.

voudra bien ma pénible contrainte. Vous le voyez bien
reste, elle ne dure pas. C'est le mal des premiers
jours ; c'est l'oppression du poids de l'absence au
moment où il tombe sur mon ame. Elle le soutient
bientôt, elle le repousse ; elle repousse avec vous,
même de loin, les habitudes de l'absence intime.
Oui, vous pourrez bien le dire, tout le vrai mal ; de
loin ou de près, vous embellissez ma vie. Vous
avez des paroles charmantes, des joies charmantes
à minauder ici, à 45 lieues, comme pour nostre
cabine de la terrasse. Ne changez rien, ne
changez rien, je vous en conjure, à votre manière,
à votre nature. Ne vous enivrez pas, ne vous
éloignez pas. Dites moi toujours tout, tout, ce
qui traverse votre cœur, ce qui remplit vos
journées, les lettres qu'on vous écrit, les visites
qu'on vous fait, les bêtises qu'on vous dit. Tous
me plait, tout m'importe. Vous me permettrez
bien, n'est-ce pas, de trouvez toujours que la
présence vaut mieux que l'absence, la conversation
mieux que les lettres ? Je vous promet de ne
plus marceler, de ne plus vous écrire avec
moi sur la complicité ; de ne dédaigner, de
ne laisser prendre aucun petit plaisir, de les
trouver tous grands, venant de vous, et de vous

en renvoiez de
aussi nette que
de son famille, et
à vous donner,
persiste. Il n'y
qui puissent va
il y auront été
long et bien ten

C'est moi, ce
vou continuera
donner la lettre
aujourd'hui, de
je devrai vous
je ne puis, non
dites pas pour
inquiétude n
me connaissiez
tous à fait, et
qui me fait
je dis des paroles
lasse, que je suis
mon cœur, que
je suis seul, n
du monde. Des
les paroles que

Le voyage du
premier
avec moi
de la famille
me voit,
me intime
ai mal, de
je vous
larmante
bien notre
vou, ne
tre mère
ne vous
tout, ce
t moi
le visite
dit. Vous
permettrez
que la
conversation
ne de
les ave
ges, de
de les
de vous

en voyage de même sorte, que vous trouverez grande
aussi n'est ce pas ? J'ai, du fond de ma boîte, du fond
de ma famille, nulle récite à vous faire, nulle récite
à vous, donnez. Vous aurez tout, tout. Mais je
poursuive. Il n'y a point de récite, point de récite
qui puissent valoir une lettre de quatre pages, où
il y aurait : adieu, adieu, et rien que cela, bien
long et bien serré »

Dimanche 19 heures.

C'est moi, c'est moi qui ferai un enfant gâté ! Si
vous continuez. D'abord monsieur invitait vous ne me
donnez la lettre que m'arrive les que de faire
aujourd'hui, demain, le suivant, et l'annent !
Il devrait vous prondre. Il y a bien de quoi. Mais
je ne puis, non, je ne puis. Et pourtant, vous
dites pas pardonnables, dearest, ce doute, ce
souci que pas pardonnables. Si vous
me connaissiez mieux, quand vous me connaîtrez
tout à fait, vous saurez ce qu'il me fait, tout ce
qu'il me fait pour me faire prononcer une telle
foi de parole, que je voudrois vous redire sans
lesse, que je vous redire. Dans cette au fond de
mon cœur, que mes lèvres balbutient tous bas quand
je suis seul, même quand il y a autours de moi
du monde. On n'entend pas, on ne sait pas, mais
les paroles que vous aimez, qui vous feront

n° 14

Supprime la moitié de votre lettre, elle sera là,
toujours là Adieu. Adieu. Le facteur me
Demande ma lettre. Il faut qu'il parte. Adieu.
Demain, je vous parlerai de tout. Adieu.

3

Un peu de plus
Peu si enfin,
Pour me le pa-
passe avec un
Confiance. Le bon-
heur, à chaque
Seul grandis
l'abandon, la
même, je vous
que je vous di-
s'agisse de ne
l'autre n. le
Autre chose. Da-
mon dame. Je
pouvais aller
me offre ma
des amis. A
votre laisser-
b'est par plus
malin, m. cha-
mari vos paroles
bravement par